

LUKE SLATTERY

Nouvelle Page Couverture À Propos Dernier Livres
Écriture Sélectionnée Contact

La mort de Roni Levi

Le week-end australien

7 mars 1998

Un coroner a statué que deux policiers qui ont tiré sur un Français sur la plage de Bondi à Sydney avaient une affaire judiciaire à répondre. Luke Slattery retrace les derniers jours de Roni Levi.

La plage de Bondi est à son plus beau en plein hiver. La foule se retire dans les cafés. Le sable est froid sous les pieds. Et sur les ailes des vents d'ouest doux viennent un ciel désertique grand et non souillé. C'était l'aube à Bondi le 28 juin de l'année dernière, un tel jour, qu'un jeune Français a marché dans le surf comme s'il était habillé pour une boîte de nuit : dans un haut en coton blanc, un jean, une veste Daniel Hechter sous un imperméable Mambo gris anthracite.

Étrange.

Plus étrange encore, il brandissait un couteau de cuisine à manche noir.

Roni Levi, étourdi et non rasé, pressait la lame longue et légèrement incurvée dans son estomac. Il le faisait tourner sur un doigt. Il blablassait et gah-gah et se balançait la langue. Il était en proie à ce que les médecins qualifieraient plus tard d'"attaque psychotique", mais personne ne l'a compris à l'époque.

En quelques minutes, six policiers l'ont rejoint à la plage, et leur compréhension de la situation peut être réduite à une sorte de code télégraphique : Homme au couteau. Peut-être fou.

Dangereux.

Sur la radio de police, une conversation laconique crépitait dans l'éther. "Un homme est devenu fou avec un couteau", c'est ainsi qu'il a été décrit par la première unité à sa poursuite, Bondi One. Le temps était 6:58.

Sur les photographies de famille, Levi, qui était juif, ses parents d'origine égyptienne, a un regard doux et intelligent, des boucles sombres encadrant ses yeux bruns à lunettes. Mais ce matin-là, ses yeux se sont brûlés d'un regard décrit par des témoins comme "féroce", "effrayé", "peint" et "confus". Peut-être que son expression coincée dans le train à l'extérieur a enregistré non seulement une douleur psychique, mais aussi une douleur physique brute. Avec la température de l'eau ce matin-là à 17 degrés, l'aube a un huit misérables, il a dû geler.

"Allez Roni", implora l'un des policiers qui l'encerclant au bord de l'eau.

"Lâchez le couteau et montons la plage et parlons."

"Personne ne va vous faire de mal", a poursuivi le gendarme principal John Jones, qui agissait en tant que négociateur à la place d'une équipe d'experts.

À 7 h 19, selon les transcriptions de la radio de la police, les négociateurs étaient en discussion avec les agents sur les lieux. Mais ce n'est que 7 h 25 que le téléavertisseur du chef d'équipe a retenti à sa maison du centre-ouest de Marrickville. À 7 h 33, alors qu'il s'apprêtait à partir, toujours à 15 à 20 minutes de Bondi, Roni Levi était allongé sur le sable froid, ses organes vitaux brisés par quatre balles de calibre moyen.

Les transcriptions révèlent également qu'une ambulance a été discutée (au cas où Levi s'est blessé) et que la police de l'eau a été envoyée - l'absurdement nommé Launch Intrepid - avant même que les négociateurs ne soient pris en considération. Bondi One accepte la demande de négociateurs du contrôle radio de la police parce que Levi "ne semble pas vouloir écouter quelqu'un d'autre". Mais quelques minutes auparavant, Levi avait laissé tomber ses lunettes dans le sable. Il pouvait à peine voir autour de lui les six figures en uniforme - qui devaient apparaître comme une compagnie de fantômes bleus.

Plus tôt, trois policiers avaient suivi Levi dans les vagues. Lorsqu'il est sorti, ils se sont repliés avec trois autres.

"Laisse tomber le couteau", demandèrent-ils à plusieurs reprises. "Roni, laisse tomber le couteau." Et puis, selon un témoin clé, alors que les minutes s'éloignaient et que le soleil glissait sur la tête nord pour illuminer la cuticule blanche de la plage la plus célèbre d'Australie, leurs exigences sont devenues scabreuses : "Écoutez-vous des conneries. Lâchez le couteau." Roni Levi n'écoutait pas. Sa *danse macabre* a continué de haut en bas des eaux peu profondes.

Il continuait à marcher, exécutant des tranches maladroitement, des jabbings, des gestes de huit avec le couteau, tandis que son manteau et son imperméable, qui étaient tombés sur ses bras, traînaient derrière, limitant sa portée. La police de Paddington avait rejoint deux unités de Bondi. Armes tirées, elles ont écuillonné Levi vers le nord et le sud le long de la plage.

Soudain, ce fou s'est retourné et a commencé à monter la plage dans le sable mou, vers la promenade en béton surélevée de trois mètres de haut. La police s'est maintenant rassemblée en demi-cercle plus serré, reculant alors que Levi avançait jusqu'à 60 mètres.

Ils l'appelaient tout le temps à laisser tomber le couteau, à laisser tomber le couteau, à laisser tomber le couteau de dieu. Une joggeuse avec un Walkman, la tête baissée, a été réveillée de sa rêverie par un commandement de police plutôt peu orthodoxe : "F... off". Peu de temps après, alors que Levi progressait sur la plage, couteau à la main, Barbara Makgill a entendu ces mots : "Laisse tomber le couteau ou nous tirerons pour tuer".

À 7 h 31, quatre coups de feu ont déchiré l'air frais du matin.

À cette époque, le cordon de police semi-circulaire se trouvait entre deux et cinq mètres de Levi ; à environ 30 mètres du mur de la promenade.

Les témoins réfléchiraient plus tard à l'étrangeté anticlimatique de la chute du Français - non pas repoussée vers l'arrière avec la force des balles, le style d'action hollywoodien, mais tout droit vers le bas. Comme si ses jambes avaient été arrachées aux genoux, Roni Levi s'est froissé silencieusement dans le sable, se tordant en tombant.

La police s'est précipitée. On a utilisé son bâton pour déloger le couteau de cuisine - la lame de 25 cm qui n'avait pas réussi à prélever le propre sang de Levi lorsqu'elle lui avait été pressée dans l'estomac quelques minutes auparavant.

Un autre se tenait à son poignet. Le couteau a été frappé de sa main, atterrissant à un mètre de

distance. En le revençant, ils ont inspecté les dommages. "Ambos, ambos", est venu un cri.

Levi, blessé par balle à la poitrine et à l'abdomen, respirait, mais seulement juste.

Lorsqu'il est arrivé à l'hôpital St Vincent de Darlington, même son halètement superficiel avait cessé. Il n'avait pas de fréquence cardiaque, pas de pression artérielle, aucun signe d'activité cérébrale. Quatre équipes médicales ont tenté de sauver la vie du svelte garçon juif, âgé de 34 ans, qui avait mal tourné.

À 8 h 19, il a été déclaré mort.

Au cours de l'autopsie, trois balles de police ont été trouvées logées dans son grand cadre atténué - la quatrième a été trouvée dans ses vêtements à l'hôpital.

Deux policiers, l'agent principal Tony Dilorenzo et le gendarme Rodney Podesta avaient tiré deux coups de feu chacun de leurs revolvers à six chambres Smith et Wesson. Le dernier est entré dans les fesses de Levi lorsqu'il est tombé par terre : une humiliation finale et inutile - comme si l'une d'entre elles était nécessaire.

Le rapport d'autopsie raconte sa propre histoire de rechange. « Je crois, a écrit le pathologiste Allan Cala, que probablement les blessures à la poitrine et au doigt (une balle a frappé le doigt puis le torse) ont été infligées en premier, dont l'ordre est inconnu, et que le défunt a peut-être perdu l'équilibre, s'est accroupi et est tombé par terre et, ce faisant, a reçu une blessure par balle au périnée. Le site d'entrée duquel se situe entre l'anus et le scrotum. »

Roni Levi est enterré dans un cimetière de la banlieue parisienne de Villiers-LeBel, près de parents Abraham et Allegra Cohen. Il est né le 6 janvier 1964 à Ishkelon, en Israël, de Richard et Rebecca Levi.

Les Lévis étaient fiers Alexandrins jusqu'à ce qu'ils rejoignent, sous la présidence du nationaliste arabe Gamal Nasser, un autre exode juif. D'Israël, ils se sont rendus à Paris - arrêtez d'abord la banlieue où Roni est maintenant enterré. Il laisse dans le deuil un frère cadet, Ilane. Dans les photographies de famille, les deux sont à jamais enfermés dans une étreinte facile.

Pourquoi Roni Levi est-il mort ? Sa mort aurait-elle pu être évitée ? Qui, le cas échéant, est à

blâmer ? Au cours des quatre dernières semaines, une enquête coroniale dirigée par le coroner de la Nouvelle-Galles du Sud Derrick Hand, qui a pris en charge l'enquête ce matin-là à Bondi, s'est attaquée à ces questions. Le coroner a passé au crible une montagne de preuves, s'efforçant d'atteindre une certaine omniscience au-delà des témoignages oculaires souvent contradictoires. Hier, il a constaté qu'il existait une preuve prima facie pour renvoyer l'affaire au directeur du ministère public, qui décidera si une affaire pénale pourrait être intentée contre les policiers dont les coups de pistolet ont tué Roni Levi.

Cet incident lui-même est préservé dans l'aspic clair du film photographique. En dehors de l'enquête coroniale, l'homme qui l'a capturée sur son minuscule Olympus X-A - un photographe professionnel, tout comme Roni ; un Français, tout comme Roni - a déclaré qu'il se sentait attiré "dans la roue". Le photographe, Jean Pierre Bratanoff-Firgoff, a caché le film dans ses chaussettes lorsqu'il a réalisé exactement ce dont il avait été témoin. Il est rentré chez lui et a plongé immédiatement dans sa chambre noire. Il a vendu son scoop au Sunday Telegraph de Sydney, où les photos ont été sévèrement recadrées et agrandies le lendemain.

Huit mois plus tard, ils ont été présentés en preuve à l'enquête coroniale, où ils deviendront d'importants outils d'enquête. La pierre angulaire était une photographie connue au tribunal sous le nom de pièce Sept.

Témoin après témoin, on a renvoyé à cette image de Levi, apparemment marchant vers l'avant, couteau à la main, ses deux manteaux - veste habillée et imperméable - empêtrés dans ses bras. Les deux policiers qui tireraient bientôt deux coups de feu chacun - Dilorenzo et Podesta - sont directement devant lui.

Ils se tiennent près l'un de l'autre, les jambes pliées, creusées, les mains tendues, les armes entraînées sur Levi. Un autre policier dans une posture similaire se tient d'un côté d'eux. Un autre a un court bâton tiré et semble avoir juste pris un swing à Levi, sans succès.

Bratanoff-Firgoff affirme que cette photographie représente la fraction de seconde avant le premier coup de feu ; qu'il a entendu le petit tourbillon de l'obturateur, puis le premier des quatre coups de feu. Et autour de cette affirmation, tant de choses dans l'affaire se sont retournées. Car la police soutient que Levi les a "poulés" avec son couteau dans les instants précédant sa balle ; qu'ils craignaient par conséquent pour leur vie, et pour la vie des passants et des observateurs.

La pièce six, une photo prise peut-être une seconde avant la pièce sept, est la plus puissante de toutes. Il montre Levi les bras évasés dans un geste de crucifixion - le démon au bord de l'eau jouant maintenant le rôle de victime. C'est comme si, dans sa confusion, il avait en quelque sorte

convoqué une image du Christ, ou des rebelles condamnés dans la célèbre peinture d'exécution de Goya de 1814.

Je me suis rendu à Bratanoff-Firgoff à sa maison de Bondi Junction peu après son témoignage devant le tribunal. C'est un Français d'âge moyen rusé et plutôt sallow qui sonne encore, après quatorze ans en Australie, comme s'il parlait sous l'eau.

Lorsqu'il place ses tirages photo sur la table de la cuisine, ils sont instantanément révélateurs. Mis à part la tragédie enveloppante, les cadres sont imprégnés d'une beauté matinale chatoyante.

Ils montrent la plage presque vide que les versions publiées, recadrées et agrandies pour intensifier le drame, ont tendance à dissimuler. "Avec un objectif de 35 millimètres, vous pouvez voir une vue assez large sur la plage", explique-t-il.

"Il n'y a jamais personne derrière lui. Ils auraient pu tirer sur le sable sans blesser personne.

"Mais c'est une situation où ils auraient pu ouvrir les yeux et l'esprit. Probablement la situation la plus intelligente aurait été de le laisser tranquille. Une heure plus tard, il aurait eu froid, assis sur la plage, appelant à l'aide."

Bien sûr, plusieurs autres possibilités me viennent à l'esprit :

Spray Capsicum. À présenter cette année.

Chiens. Aucun n'a été appelé.

Des bâtons. Un seul a été utilisé, malgré le fait que Levi ne pouvait se jeter, s'il se précipitait du tout, qu'à un policier à la fois.

Longs poteaux.

Du sable dans les yeux.

Un filet.

Une rame.

Au début des années 1980, j'ai partagé une maison avec l'épouse éloignée de Levi, Melinda Dundas. Nous nous sommes séparés. Elle s'est rendue en Europe. Ce n'est que par l'intermédiaire d'amis que j'ai entendu parler d'elle - Melinda travaille à Londres, Melinda a été repérée dans une boîte de nuit à Paris, des amis ont passé un week-end avec elle à Venise. Cela ressemblait à un livre d'histoires pour enfants : Melinda's Big Adventure. Et puis, soudain : Melinda a épousé un beau Français appelé Roni. C'ÉTAIT donc un conte de fées.

Comme la plupart des gens qui ont vu les photographies de Bratanoff-Firgoff, j'ai été un témoin retardé de la mort de Roni Levi. Les reportages étaient sommaires et l'histoire semblait confuse. Pas les images - elles étaient troublantes, éloquents et obsédantes.

En rentrant chez moi quelques nuits plus tard, j'ai entendu une voix à la radio, une voix de fille de campagne autrefois familière, légèrement aérée, se pliant sous le poids d'une grande douleur et j'ai su, instantanément, que c'était Melinda et que c'était son Roni. Le lendemain, c'était sa photo dans les journaux. Elle était en larmes.

Le premier signe que quelque chose était hors d'eau est venu pour Melinda Dundas en 1992, alors qu'elle et Roni étaient à Paris.

Malgré cela, il ne s'est pas enregistré à l'époque comme symptôme, car il ne semblait pas y avoir de maladie plus grave.

"Roni était partie à une conférence de sensibilisation à soi, un atelier de fin de semaine où vous avez parlé de qui vous êtes, où vous allez", m'a-t-elle dit.

"Et quand je l'ai vu, il mourait de faim parce qu'il n'y avait rien à manger." Non seulement Roni était végétarien, mais il ne buvait ni ne fumait, et préférait l'eau chaude au thé ou au café.

Elle a poursuivi : "Je me souviens qu'il était vraiment hyper quand nous sommes sortis dans un restaurant kurde, une sorte de repaire local. Je me souviens qu'il a dit : "C'est fantastique Melinda, j'ai tellement appris. Voyez ce serveur, je sais ce qu'il pense". À l'époque, elle pensait que c'était un délire provoqué par la faim. Elle l'a pris par la main, de retour à l'appartement, et il s'est installé. "Je n'y ai jamais vraiment pensé jusqu'au jour où Roni est mort et que Bob McDougall (l'officier chargé de l'enquête) m'ait posé des questions."

Bien que Melinda et Roni se soient séparés par étapes entre la fin de 1994 et le début de 1995,

elle a toujours maintenu son amour pour lui : "Nous étions séparés, mais il était comme de la famille". Elle est restée à Melbourne et s'est remise aux choses ; il a déménagé à Sydney et a continué avec les choses. Quelques jours avant sa mort, il l'a appelée. « J'ai besoin de vous parler », supplia-t-il sur le répondeur.

Melinda a retourné l'appel et a appelé à plusieurs reprises, mais il n'y a pas eu de réponse. Dans une séquence bizarre, sa sœur prendrait l'appel qui l'informerait de la mort de Roni. Melinda, planant à l'arrière-plan, pensait que c'était Roni au téléphone qui retournait finalement son appel, jusqu'à ce qu'elle remarque que sa sœur frissonnait et respirait profondément.

À la mi-novembre 1996, Roni a emménagé dans une maison partagée à Annandale, une banlieue intérieure de Sydney, mais il n'a pas fallu longtemps avant que des disputes n'éclatent sur ce que ses colocataires considéraient comme un défaut de paiement.

Au début de la nouvelle année, Roni a demandé à un médecin de la Double Bay Clinic un rendez-vous avec un conseiller.

« Les gens ne me comprennent pas », a-t-il dit à son psychiatre. Il a avoué des sentiments de faible confiance en soi. Et il a utilisé le mot "D" : "dépression".

À la mi-février, il avait quitté la maison d'Annandale, et tout allait bien avec le monde. En mai, un ami l'a décrit comme "buvenant" et "très heureux" ; il a eu un nouveau travail de traiteur occasionnel ainsi que de photographie.

À la mi-juin, cependant, il a de nouveau été acheté bas. Pris l'année précédente en train d'essayer de scalper des T-shirts au Grand Prix d'Australie, il a maintenant dû s'envoler pour Melbourne pour faire face à des accusations mineures devant un tribunal de première instance. Il a séjourné chez Melinda pendant qu'elle était en vacances dans le Queensland.

Plus tard ce mois-là, Warren Brunner, son nouveau colocataire à Bondi, et l'homme qui a plus tard tiré la sonnette d'alarme à la police de Bondi, comme "très calme". Lorsque Roni a appelé sa mère à Paris pour lui dire qu'il avait reçu une amende de 100 \$ du tribunal, il a semblé s'arrêter en parlant. Des amis ont commencé à remarquer qu'il avait du mal à terminer des phrases.

La veille de sa mort, Roni a été invité chez deux amis, Tina Dalton et Daniel Hagege. C'était la veille du sabbat.

Dalton avait invité deux médecins juifs, Freddie et Caroline Atlani, qui venaient d'arriver de Paris. La conversation à table ce soir-là s'est déplacée dans des courants qui se chevauchaient : anglais et français.

Roni, cependant, n'était certainement pas "lui-même" - selon les mots de Tina Dalton. Il est arrivé vers quatre heures de l'après-midi. Freddie Atlani s'est immédiatement senti préoccupé. Son discours d'arrêt a mis Atlani à l'esprit quelqu'un "embarrassé par quelque chose". Plus tard, lorsque Tina Dalton a commencé à dégager les assiettes, Roni l'a suivie, balbutiant : "Elles, elles, elles."

"Qui sont-ils ?" Dalton a demandé.

RL : "Tous."

TD : "Quelqu'un a-t-il fait quelque chose pour vous contrarier ?"

RL : "C'est tous. C'est comme si mon subconscient et conscient l'était tous ensemble."

Son état a continué de se détériorer. Lorsque les autres ont remarqué qu'il avait du mal à prononcer des mots, une décision collective a été prise par ses compagnons de demander de l'aide, si seulement Roni était agréable. Il l'était.

Vers 9 h 30 cette nuit-là, Freddie Atlani et Daniel Hagege l'emmènent à l'hôpital Saint-Vincent de Darlinghurst.

Lorsque Elizabeth Meagher a examiné Roni, elle l'a trouvé "extrêmement agréable" et son humeur "assez heureuse". Il sourit et riait de ses questions. Elle a remarqué sa robe élégante et ses lunettes rectangulaires à cerclées de noir. Elle semblait assez charmante.

Le Dr Meagher tenait à exclure les causes organiques avant qu'une évaluation psychiatrique approfondie puisse être effectuée, et a ordonné des analyses sanguines après la hâte. Le seul signe physique que quelque chose aurait pu mal être était une pression artérielle légèrement élevée : 160-90. (En fait, aucune anomalie physique ou chimique, même pas lors de l'autopsie, n'a jamais été trouvée).

Au cours de l'examen, il a interrompu le Dr Meagher pour lui demander : "Pensez-vous que les pensées peuvent descendre du téléphone d'une personne à l'autre ?" Lorsqu'elle a dit non, il a accepté de tout cœur. Quelques minutes plus tard, il a demandé si des pensées étaient transférées d'une personne à une autre à travers une pièce. Roni Levi était dans "un état confus d'apparition assez aiguë" a conclu le Dr Meagher.

Plus tard dans la soirée, le registraire médical ce soir-là, Frank Brennan, a ordonné des tests psychiatriques et une scintigraphie cérébrale le lendemain. Le Dr Brennan a installé le patient dans sa propre cabine, numéro 10, vers 2 h 30.

La prochaine chose qu'il a entendue - plus tard ce matin-là - était que Levi était parti. À 4 heures du matin, Roni avait essayé de faire un appel de frais inversés à Paris ; une demi-heure plus tard, il était porté disparu de sa cabine.

C'est une jeune infirmière, Katherine Armstrong, qui a vu la tragédie s'effondrer. Elle a évalué Levi à son arrivée, notant son agitation et sa confusion. Plus tard dans la nuit, elle l'a vu escorté dans le couloir par le Dr Meagher.

À 7 h 55 le lendemain matin, un jeune homme blessé par balle a été précipité dans les baies traumatiques. Il a été enregistré comme "Nathan Unknown". Karen Armstrong était là, à la fin de son long quart de travail, et elle a tenté de le réanimer.

Ce n'est qu'après sa mort qu'elle et d'autres ont reconnu dans les traits de Nathan Unknown le visage de Roni Levi. Lorsqu'il a été renversé pour enlever l'équipement d'ambulance, un petit objet métallique a été trouvé à côté de lui et placé minutieusement par le personnel de l'hôpital dans un conteneur à spécimens. Une balle.

De ses déplacements entre 5h et 6h, lorsqu'il arrive dans son appartement Bondi, on sait peu de choses. Très probablement, il vient de rentrer chez lui le long des rues de Darlinghurst, Paddington et Bondi aux heures calmes juste avant l'aube.

Il est arrivé à son appartement à 6 heures du matin, transpirant fortement, et a tapé sur la fenêtre. Il est revenu une demi-heure plus tard et a attrapé un couteau, puis l'a rembourré dans la rue avec dans sa main droite. Brunner, qui suivait, vêtu uniquement de boxers, a couru haleter au poste de police à 6 h 50.

À 6 h 58, Bondi One, l'unité de Dilorenzo et Podesta, crépite dans la vie : "Radio, nous avons un emploi de la station. Un mâle est devenu fou avec un couteau. Nous avons l'informateur avec nous." Deux minutes plus tard, Paddington One sonne : "Nous allons nous diriger là-bas et jeter un coup d'œil." La poursuite a été rejointe.

Roni est vu marchant dans Ramsgate Avenue, soi-disant en direction de Military Road. Peu après,

il a été repéré en train de courir par le North Bondi Surf Club. Il se précipite sur le sable, en se dirigeant vers le surf. Quelque chose tombe de sa poche - ses lunettes, jamais récupérées.

Beaucoup a été fait d'une dispute avec Warren Brunner, et c'est l'apparition de Brunner au poste de police qui a déclenché la dernière chaîne d'événements. En fait, il n'a pas essayé de poignarder Brunner ; il lui a brandi le couteau de cuisine et lui a dit : "Ce n'est pas pour vous." Puis il est parti.

Aucun témoin ne s'est non plus manifesté de la plage pour signaler que Roni les avait menacés ; son comportement à la plage avant qu'il ne remarque que la police suggère que le couteau n'était destiné qu'à une seule personne - lui-même.

La décision du coroner hier a été une victoire - bien que pyrrhe - pour les parents de Roni, Richard et Becky, et pour Melinda Dundas. Son équipe juridique du centre juridique de l'Université de Newcastle a travaillé sur une maigre allocation, en fait en tant qu'aide juridique. Son avocat Robert Cavanagh, également originaire de Newcastle, contrastait fortement devant le tribunal avec l'avocat de la police, Jock Dailley, qui était droit, impeccablement habillé, ses cols d'un blanc ecclésiastique, sa livraison coupée et à la pointe. Cavanagh, d'autre part, est une présence grande et déchiquée avec un profil byronique, ses costumes invariablement froissés, ses cheveux gris longs coupés comme personne d'autre sur la planète, sa livraison cultivée pour charmer et désarmer.

Assis à côté de Cavanagh, Ray Watterson, professeur agrégé de droit, coincé par des documents judiciaires lorsqu'ils n'étaient pas alourdis par eux. Il ajouterait du carburant à la performance de Cavanagh avec des notes griffonnées, de nouvelles lignes d'attaque en quelque sorte imbibées par l'avocat en plein vol lors d'un contre-interrogatoire tendu. C'était quelque chose de différent : en fait, une grande partie de la recherche détaillée a été effectuée par des étudiants en droit de Newcastle.

J'ai demandé à Watterson un après-midi tôt dans l'affaire ce que Roni faisait à Bondi Beach le matin de sa mort.

"Voici un mec qui descendait la plage pour méditer", répondit-il, penché et délibéré et déterminé à être entendu au-dessus du vacarme d'un restaurant bondé. "Cela signifie donc quelque chose pour lui. Mais à bien des égards, c'est aussi la voie australienne - où allez-vous quand vous êtes en

difficulté, déprimé, accablé ? Vous allez à la plage.

Et pourquoi a-t-il plongé dans l'eau jusqu'au cou ?

« Je pense qu'il en avait juste assez », a déclaré Watterson. « Roni rentrait chez lui. » *

Site conçu par OHHey